

# POUR UN PAYSAGE URBAIN SPONTANÉ

## woluwé-saint-lambert, belgique

ATELIER KROLL

Vincent Claus, Daniel de Cooman, Dominique Desclée, Lucien Kroll, Simone Kroll, Edouard Lambin, Didier Mersch, Geneviève Poelaert, Anik Schuermans, Gilbert Wampach.

réflexions



1 Plan masse.

2 Les mauvaises herbes préparent le terrain.

3 Essais de béton coffré sur branchages et feuilles.

4 Essais de coffrages sur écorces.

5 La gare de métro.

6 Jardinets plantés avant l'achèvement des chantiers. Spontanéité des maçonneries mélangées à l'initiative des maçons.

7 Murets de jardin et envahissement végétal.

8 La butte, le ruisseau, les mares, les débris.

(\*) N° 311, p. 38.

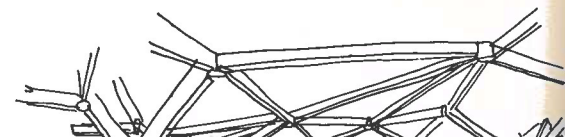
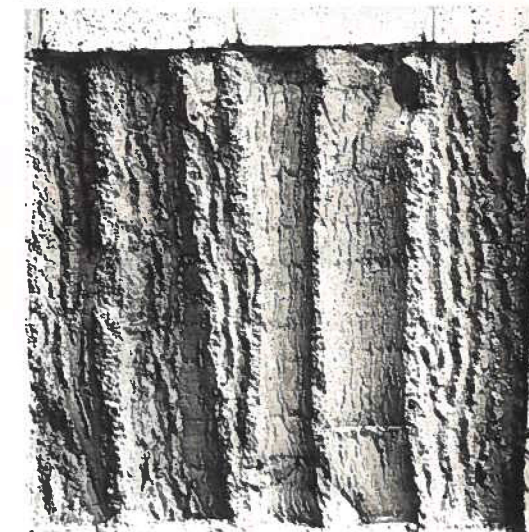
On a publié ici, en novembre 1976\* le récit du quartier des facultés médicales que l'Université catholique de Louvain a installé à Woluwé-St-Lambert, un faubourg de Bruxelles.

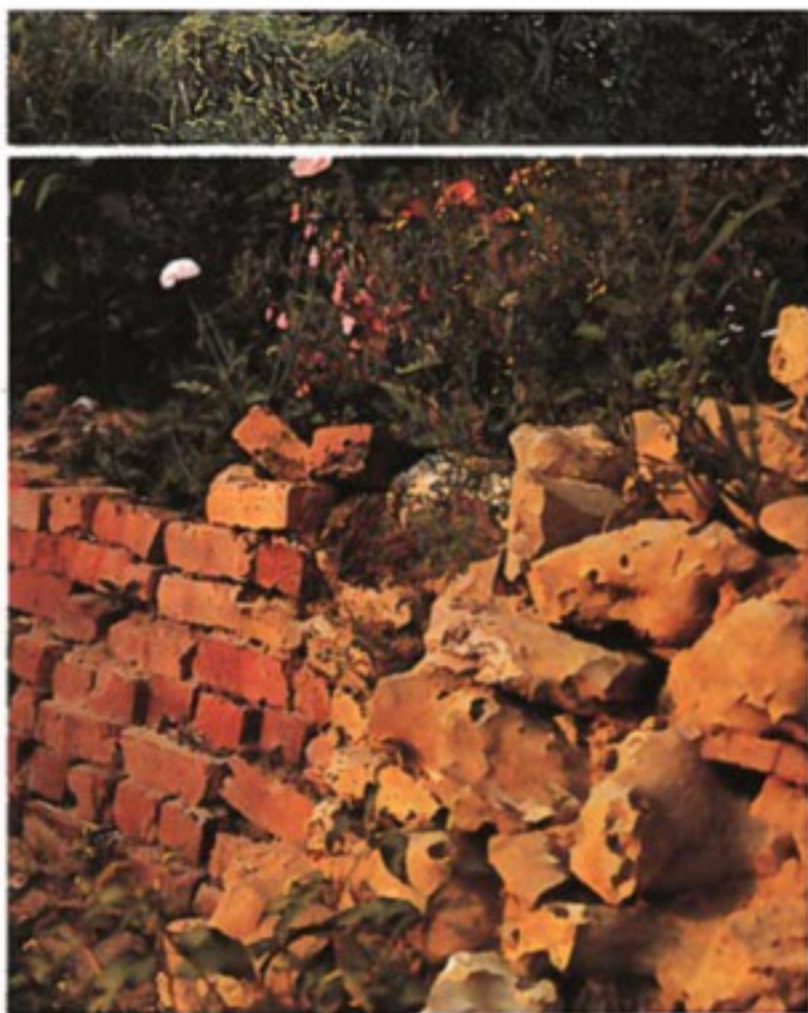
Ouverte à une certaine concertation à l'époque, l'université avait informé ses étudiants en médecine du projet qu'elle destinait à l'ensemble du site. Les étudiants avaient contesté cette juxtaposition de zonings spécialisés, à cause de l'effet qu'elle aurait sur leur comportement professionnel, mais sans succès. Ils ont toutefois obtenu de proposer leur architecte pour essayer avec lui, de diminuer la dureté des programmes et de renouer les liens entre les diverses fonctions internes et le quartier avoisinant : ils nous ont choisi, c'était en 1970. Avec eux, nous avons travaillé en participation très étroite, ainsi qu'avec une institution universitaire exceptionnellement ouverte et confiante. Nous y avons puisé un très grand nombre d'intentions. Elles nous ont aidés à former, et à déformer l'architecture du site. Celle-ci se veut peu géométrique, pas autoritaire (an-archique, c'est-à-dire amicale), organique comme une société de plantes, écologique.

Il nous semblait qu'un grand nombre d'intentions diverses (surtout les plus contradictoires) pouvait constituer un paysage urbain, spontané, touffu, chamarré, etc., beaucoup plus à l'image du végétal que des géométries factices. Cet ordre-là (la répétition dure d'éléments semblables est pour nous un désordre, un malaise) risquait de favoriser un comportement d'habitants plus responsable, plus autonome que le pensionnat pour fils de famille ou le Club Méditerranée (modèle qui rassure les élans charitables des institutions).

### écologie végétale ou sociale

Il y a deux façons de créer un espace végétal, comme il y a deux façons d'organiser un espace social. La première façon vise un objet définitif. Elle est charitable, autoritaire, rationnelle et réductrice : pour ceux qui ont comme tâche de concevoir, d'organiser et de réaliser, elle cor-





respond à une envie d'ordonner, à une volonté inconsciente d'enfermer dans des schémas géométriques, de ne rien laisser au hasard. Elle aboutit au mieux, à une classification de bibliothèque, au pire, à un magasin de pièces de rechange. Elle a formé les grands tracés des parcs, tout y est voulu (il n'y a pas une mauvaise herbe) — et les espaces artificiels des grands ensembles sociaux (tout le monde est casé, tout est prévu). Textuellement, elle reproduit l'image du camp militaire romain ou du dépôt militaire moderne avec son repérage en abscisse et en ordonnée. Certains aiment cette façon, elle correspond à une envie de manipuler et d'être manipulé...

L'autre façon d'aboutir à un espace social (ou végétal) est un processus vivant et consiste à implanter les pôles nécessaires dans une configuration et une intensité telles qu'elles favorisent (ou qu'elles expriment) ce que l'on croit essentiel : les relations et les actions vivantes qui se fondent sur la diversité, sur les initiatives imprévisibles, sur l'association et sur l'équilibre d'éléments dissemblables, sur tout ce qui est inscrit au fond de l'homme social et qu'il est impossible d'avouer ou de traduire, sur les nécessités de la cohabitation de plantes-compagnes, etc. Cette façon est subjective, globale, religieuse, elle n'utilise l'instrument rationnel que dans la limite de sa mécanique. L'autre est objective, normative, égocentrique, utilitaire.

Ces deux façons coexistent : leur contrepoint évolue selon les époques. Elles se sont miraculeusement rencontrées en 1969 à l'Université :



les étudiants ont explicité cette forme de société responsable qu'ils voulaient tisser sur le futur site, l'institution a réussi à entendre ce projet politique et à le juger compatible avec ses grands schémas géométriques. Elle a décidé de le réaliser. Elle s'y était apparemment attelée à cette époque, avec une intelligence, une énergie et une ouverture exceptionnelles.

#### architecture végétale

Les bâtiments avaient déjà été conçus de façon très végétale : peu de figures de géométrie simple, pas de répétitions mécaniques, ils ont poussé de l'intérieur vers l'extérieur ; le feuillage des façades est fait de diverses essences, formes et couleurs ; la forme des masses n'est pas issue de l'image d'un prisme artificiel, mais plutôt de celle d'un éboulement de roches moussues, inachevé ou d'une éponge parcourue de circulations en tout sens. Même la structure en béton est conçue en forme de colonnes-champignons plantées irrégulièrement.

Une gare de métro s'ouvre au milieu du site. Une dalle de béton couvre ses 100 mètres de quais. Elle aura une nature végétale : colonnes plantées irrégulièrement, dalle-frondaison modelée suivant les charges ; des colonnes se poursuivent par des branches qui vont rechercher des charges décentrées, elles seront coffrées sur des moules d'écorces d'arbres.

À plus forte raison, les espaces extérieurs pouvaient exprimer ces mêmes attitudes, se modeler

pour reproduire des microclimats très variés et se peupler de plantes cultivées ou apportées par le vent, les oiseaux, ou bien l'étudiant qui les a retirées de son jardin provincial.

#### compatibilité

La densité de construction est féroce : seul l'envahissement sauvage du végétal couvrant les sols, les murs, les balcons, les fenêtres et les toits, la fera pardonner. Elle émoussera les arêtes, les surfaces dures, masquera un bâtiment par rapport à un autre, multipliera les distances et les espaces. Sous peine de rater l'habitabilité publique.

La continuité qui relie les espaces, les formes, les matériaux, etc. est, pour nous, une des règles les plus prégnantes : elle fait continuer l'architecture dans les jardins et les jardins sur les façades. Rien n'est aussi fascinant qu'une plante grimpante qui suit ses propres lois d'aménagement de territoire... Les arbres sont plantés tout contre les façades : le vieux mythe des racines qui soulèvent les fondations n'a plus cours avec les techniques actuelles, pas plus celui des plantes grimpantes qui abîment les murs qu'elles conquièrent : du temps des maçonneries à la chaux, les lierres se nourrissaient des joints, aujourd'hui, les pauvres, ils restent étrangers au ciment lissé et ne parviennent plus à s'accrocher sur les briques de four continu. Il faut d'abord y envoyer un échafaudage de vignes-vierges pour les aider à se fixer ! Cette couverture de mur

protège bien contre le froid, la chaleur et l'humidité. Épaisse, elle abrite un grand nombre d'oiseaux et par mètre carré urbain, elle fabrique plus de photo-synthèse que les étendues de cultures industrielles.

### Archéologie botanique

Très savamment, certains voulaient imposer une archéologie botanique distinguée qui n'accepterait que des plantes du XVIII<sup>e</sup> siècle laissées en liberté comme dans des réserves naturelles pour « bons sauvages ». À l'opposé, la culture populaire vécue dans les jardins de banlieue préfère certaines plantes parfois plus exotiques, paysannes ou ouvrières : elles y seront ajoutées. Aussi des endroits très soignés.

Ils confondaient le musée et la vie contemporaine et triaient avec autorité les bons et mauvais en un curieux équilibre factice. Une écologie urbaine contemporaine doit comprendre en plus de l'action des habitants, les traces des constructions précédentes aménagées et non effacées : les débris de démolition mélangés ou rassemblés forment le sol de ce milieu, comme les terrains vagues où des débris abandonnés forment un biotope contemporain et un contact matériel avec l'histoire du lieu.

Ces débris sont utiles à diversifier les conditions du milieu : composition physique et chimique du sous-sol proche par les matériaux enfouis ou murés (bétons et fers, pierres, bois, briques, etc.) par le relief accidenté : (ombres, lumières, humidité), les faces des diverses orientations attireront spontanément des plantes diverses et leurs compagnes nécessaires. Tous ces lieux se civiliseront peu à peu et échapperont à l'image militaire de la pelouse tondue régulièrement et des plantes décoratives assignées dans leurs petits zonings.

Au cours des premières réunions de participation avec les étudiants, et bien avant l'installation du premier chantier, nous nous sommes mis à planter un bon millier d'arbres avec les étudiants, les architectes, les représentants de l'Université et deux jardiniers, le 1<sup>er</sup> avril 1971. La plupart sont robustes, quelques-uns ont disparu, plantés trop près du chantier. Déjà, il avait fallu un effort pour éviter la trame régulière. Ceci devait amorcer des groupes de participation dans la conception des jardins, et, un peu, dans leur action. C'est avec d'autres étudiants que nous avons travaillé aux jardins, un peu avant la fin des chantiers : ils avaient déjà un



1 000 arbres plantés avant les bâtiments par les étudiants.

### Louis Le Roy

C'est à cette époque que nous avons fait la connaissance de Louis Guillaume Le Roy dont l'attitude correspondait merveilleusement à celle que nous cherchions. Je lui ai demandé de « jouer » avec nous : il a de suite accepté. Je l'ai introduit à l'Université et j'ai insisté pour qu'on lui confie la totalité du site universitaire ; je me suis heurté à des réticences gênées !

Nous avons organisé une rencontre avec des responsables, au cours de laquelle Louis Le Roy a exposé très scrupuleusement les motifs précis de son action, sa contre-culture, son anti-bureaucratie, ses court-circuits dans l'action directe, ses connaissances quotidiennes de la botanique vivante, et sa façon rêche d'écarter les mondanités... Sa causerie fut très claire et remarquablement comprise : l'administration de l'Université, sans toutefois l'affirmer avec dureté, a refusé que nous lui demandions officiellement conseil.

Après le découragement d'usage, nous nous sommes aperçus que le système de Louis Le Roy et le système universitaire ne se rencontraient jamais. En effet, le pouvoir du bureau exigeait des papiers précis mais n'existait pas les week-ends. Louis Le Roy au contraire n'avait que faire « des papiers » pour son écologie mais venait les week-ends. C'est ainsi qu'il aida de ses conseils

en analogie et non en contraste. Pour réaliser cet envahissement végétal très dense, je compte à la fois sur les variétés grimpantes et sur les très nombreux bacs à plantes disposés à tous les étages et à tous les recoins possibles pour leur faire une sorte de relais et de diversité. Cette façon semblait étrange et artificielle jusqu'au jour où on a observé l'entêtement de certaines plantes à pousser dans les crevasses des parois rocheuses, sans autre réserve qu'un petit peu de terre qu'elles y maintiennent. Leur principale ennemie est la sécheresse des mois d'été et comme nous nous interdisons de penser à arroser ces bacs, ils doivent vivre de façon autonome et conserver dans leurs fonds une réserve d'humidité suffisante pour franchir les périodes les plus longues de sécheresse. Quels seront les plants les plus résistants à ce régime ? Une partie de ces bacs à plantes servira spontanément à cultiver les quelques légumes et condiments pour les étudiants riverains (salade, persil, oignon, ciboulette, etc.).

Chacun se rappelle la grande colère de Louis Le Roy lorsqu'il s'est aperçu qu'un fonctionnaire de l'Université, zélé et maladroit, avait fait faucher toutes les « mauvaises herbes » qui avaient malencontreusement poussé entre les arbres plantés au hasard, et les avaient évacuées pour des raisons d'hygiène, et de propreté un peu naïves. Notre ambition personnelle de rendre compatibles en certains lieux et en des temps exceptionnels la culture et la contre-culture s'est découragée à ce moment... Pourtant cette forme de jardin spontané correspond, un peu par hasard sans doute, au manque de moyens et de soins dont souffre une université à l'époque actuelle. Il suffirait de planter en grande quantité, de clôturer pour éviter les massacres et de laisser à la nature le temps de croître et de prendre sa force, sans devoir tailler, élaguer, entretenir, engraisser, pesticides, pour qu'elle prouve après quelques années son autodiscipline.

### Durée

Avouons-le : pour des spectateurs peu motivés ou peu avertis, il est pénible de contempler pendant plusieurs années une forêt de mauvaises herbes à la place des somptueuses pelouses que leurs parents les avaient contraints de respecter... Nous nous réjouissons de voir un massif vigoureux d'orties, connaissant leur travail de pionniers, mais les autorités se sentaient coupables et de nombreux étudiants, humiliés. Les rouages ont grinné car le modèle culturel de l'institu-



Les étudiants organisent les débris pour en faire des jardins.

tion ne correspondait plus, ni à ses moyens économiques, ni au contexte de liberté et de vie spontanée qu'elle avait voulu développer sur le site pour les parties habitées par les étudiants, en violents contrastes avec l'architecture disciplinée des lieux de travail. Il suffisait pourtant de leur expliquer et de leur montrer des milieux équilibrés, sauvages et urbains. Ou bien à Heerenveen en Frise, le jardin que Le Roy a organisé sur la berme centrale de l'avenue Kennedy. Commencée à un bout, il y avait huit ans, où les arbres et les buissons étaient déjà adultes, et en voie d'achèvement à l'autre bout, un kilomètre plus loin, dans d'inavouables débris de démolition destinés à être couverts de végétation plus tard. Cela n'a pas pu se faire.

### Jardins actifs

Et de temps à autre, un samedi, nous invitons des étudiants, des entrepreneurs (avec leur bulldozer), des amis (avec les plantes de leur jardin) et parfois un mouton (avec sa broche préparée par les ferrailleurs, en fer à béton crénelé) à partager le travail du jardin et le repas sur le chantier. Vers un coin tranquille, l'entrepreneur avait amené des gros tas de débris de maisons démolies (avec beaucoup de chaux) que nous avions triés et mis en place sous forme d'escaliers, de pavements, de murs de soutènement, tout en plantant ce que chacun avait apporté. Souvent les soirs ou les dimanches, nous y sommes retournés pour encore planter et arroser, tout en bavardant avec les voisins de la cité sociale du Kapelleveld, surpris de trouver un architecte occupé à de telles besognes. Ils sont revenus avec des plantes de leurs jardins comme des voisins ordinaires. Des murets informes et maladroits faits avec des riens par des amateurs, vite envahis de végétation, ont une présence extraordinaire dans ce site et le rendent beaucoup plus familier. On devine dès à présent, le monde extraordinaire que ces jardins peuvent former lorsque les buttes seront plantées très denses, lorsque les arbres auront poussé et les fleurs auront envahi les espaces laissés entre les allées de terre et de matériaux divers. Un jardin ne se livre pas comme une marchandise d'après le planning d'achat : il lui faut dix ans pour gagner son équilibre : avec ses oiseaux, ses escargots, son humus et ses habitants.

En deux ans, le petit espace de jardin collectif que nous avions maonné et planté est devenu luxuriant : les herbes et les fleurs avaient même réussi à cacher l'hôpital. Nous avons nous-

J'ai vu couler un jour une source importante dans les fouilles des annexes de l'hôpital; j'ai proposé qu'on la capte et qu'on la promène en surface, dans les jardins. Pas possible : cet endroit était trop sérieux. Alors, qu'on se paie un tuyau enterré (un de plus) ! pour conduire cette source sur notre versant : on en ferait un ruisseau. Budget, calculs de pertes de charge, entreprises à contacter, discussions jusqu'au moment où la source a été jetée méchamment aux égouts ! Notre ruisseau n'avait pas d'eau.

Nous avons alors détourné toutes les eaux des toitures propres pour les canaliser vers le lit de ce ruisseau et les retenir dans une petite citerne avec trop-plein qui puisse les retarder et les répartir sur plusieurs journées plus sèches. On nous a refusé la citerne, un remblai de tourbe fera l'affaire. Pendant les sécheresses, il n'y aura plus d'eau (peut-être une fontaine d'eau de ville?), pendant les orages, il n'y aura plus de jardin : il sera arraché, c'est naturel. Entre temps, les enfants de l'école primaire pourront faire des barrages lorsque l'eau coulera le long de leur cour. Il serpente et puis se jette dans des mares successives. Un trop-plein va faire cascade au nord.

Et aujourd'hui que l'université fait soudain marche-arrière, elle transforme les abords en allées géométriques : nous avons maintenant de l'eau, mais plus de ruisseau...

### Butte

Une surface de soixante mètres par cent avait été réservée dans le plan directeur comme « mail », enfermé au milieu des bâtiments. Il

La berce du Caucase.



La butte est renforcée par des troncs d'arbres enfoncés à la pelle mécanique ; les herbes sauvages l'ont déjà envahie.

appartient aux habitants : nous avons dû le protéger contre les circulations extérieures (hôpital-méto, etc.) et contre toutes les tuyauteries de fluides qui voulaient le traverser bêtement en tous sens. Le jardin descend en pente douce vers la vallée des impétrants jusqu'au pied du gigantesque hôpital.

À la fois pour lever un talus agréablement orienté vers le sud, pour fournir à l'hôpital une vue sur une forêt dense et pour nous en masquer le pied nous avons élevé une butte dont le sommet recevra deux vieux wagons de chemin de fer entourés d'arbres... Elle a été obtenue un peu par surprise, dans un moment d'inattention de l'Université... Elle est constituée de terre ordinaire provenant des fouilles de bâtiments (donc gratuites) et de matériaux de démolition des quartiers expropriés, mêlés de tous les déchets de bois de coffrage du chantier, briques, pierres, métaux, etc. La face nord, très raide est consolidée par des troncs enfoncés par la pelle mécanique.

Tout cela est destiné à pourrir, à se déliter, à varier la composition du sol et des microclimats dans lequel pousseront des plantes très diverses. Les gros débris de matériaux servent à paver les chemins, à s'entasser en murets. Les plus énormes sont rassemblés et entassés en hauteur : ils se couvriront aussi de plantes et serviront sûrement de « maison des oiseaux » inaccessible aux promeneurs

### Jardinets préalable

En vue de la rentrée des premiers habitants en septembre 1974, nous avons décidé de profiter des quelques derniers jours du printemps pour essayer in extremis d'amorcer à quelques endroits la plantation de quelques petits jardins, à l'intérieur d'un chantier encore en plein travail. Nous avons dû expliquer aux entrepreneurs et aux chefs de chantier qu'à certains endroits, les terrassements devaient être terminés, recouverts de terre arable et clôturés pour une date qui ne dépend pas du planning des hommes mais de la fin de l'époque où les plantes supportent encore d'être remuées.

Nous avons dû insister pendant des semaines et rappeler officiellement cet événement jusqu'au jour où il était presque trop tard. C'est seulement en s'adressant directement aux chefs de chantier et aux ouvriers que le motif a été compris et que les travaux se sont amorcés. Nous avons mobilisé un jardinier qui allait faire le gros du travail et qui a présenté un devis. L'Université a décidé que cette « opération printemps » était absurde,

prématurée et trop risquée : elle n'a pas voulu commander. Elle ne croyait pas aux hommes, seulement aux mécaniques. Nous avons dû la payer nous-mêmes...

Cette vue non « psycho-somatique » des choses, est insupportable : un jardin, comme une texture habitable, ne se fabrique pas à partir de rien et ne passe pas par un planning militaire : il s'amorce dans le temps et dans l'espace par contagions successives, ses conséquences ne sont pas nécessairement logiques et prévisibles.

Ils se portent bien.

#### Wagons

Nous nous étions proposés de bétonner et d'enterrer sous la butte un vieil autobus servant

de baraque de chantier, d'y accéder par des tuyaux d'égouts et de le ventiler par des tubes obliques qui y feraient entrer le soleil, à midi précise à une certaine date importante de la vie des étudiants.

Cela n'a pas été possible, mais nous avons fait acheter deux anciens wagons trop beaux et trop fragiles pour les enterrer : il suffit de les poser sur les sommets de la butte, sur des fondations spéciales et de les entourer d'arbres à travers lesquels on les devinera de loin, bucoliques, étrangement échoués là. Ils auraient servi de club d'étudiants, de bar ou de salle de travail pour navetteurs, avec eau et électricité.

Il a fallu des années d'insistance et de patience pour en obtenir un seul. Mais on n'a pas réussi à le hisser sur la butte ; il est resté en bas et

s'est démoli tout seul dans un coin du site.

#### Éolienne

Nous avons évidemment proposé d'alimenter une partie de l'éclairage des abords par une éolienne à courte autonomie par accumulation : il y ferait plus clair lorsqu'il y a beaucoup de vent...

Nous pensions montrer que le visage de l'Université, dans ses propres constructions, n'est pas nécessairement celui de vieille dame qu'on lui prête souvent. Elle n'a jamais réagi : ces propositions, même accessoires, expérimentales mais réalistes, ne sont simplement pas entendues par les services d'institutions semblables, programmés exclusivement à la lourde technique la plus normale.



■ The Atelier Kroll was chosen by the students of the Catholic University of Louvain in 1970 to mitigate the austerity of the architecture and city planning chosen by the institution. They sought to work with this group in designing a place that would reflect their own open society, rather than that of the authorities, and that would provide a link with the immediate neighbourhood, with contemporary thought, and with their own experience.

The gardens were to extend this architectural concept of active participation and variety of environment with the spontaneity of plants and the association of nature. All of this echoes the atmosphere of the society desired by the inhabitants.

When the authorities understood this, they could not accept it. Today they are busy transforming the surroundings into their own disciplined image. Even gardens are not innocent! ■

■ Los estudiantes de la Universidad Católica de Lovaina habían elegido en 1970 el taller Kroll para atenuar las durezas del urbanismo y de la arquitectura que la institución había decidido para concebir con ellos un medio que sea la imagen de su sociedad abierta y no la de las autoridades y para unirlas con el vecindario inmediato, el pensamiento actual, su propia historia, etc.

Los jardines continúan esta arquitectura; participación activa, diversidad de situaciones, espontaneidad de las plantas, asociabilidad botánica, todo eso significaba muy paralelamente la política de sociedad deseada por los habitantes. Cuando la autoridad comprendió el sentido, no lo soportó : ella se ocupa ahora de transformar los jardines a su propia imagen disciplinada. Aun los jardines no son inocentes... ■